

vera le *Dolichenum* de l'Aventin par exemple). Il y a encore du chemin à faire pour faire comprendre certaines caractéristiques du polythéisme romain. Un dernier aperçu est consacré à Doura-Europos, avant une très brève conclusion destinée à souligner le fait que les peintures des lieux sacrés sont fort peu différentes de celles des grandes demeures privées ou publiques, point que l'on devra vérifier soi-même puisque ces décorations profanes n'ont pas été décrites dans le volume. – Un bilan intéressant certes, mais sans doute la perspective était-elle trop large dans le temps et dans l'espace pour autoriser des examens plus approfondis et des conclusions plus substantielles. Notons la très belle qualité générale des illustrations en couleurs.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Isabella COLPO, *Ruinae... et putres robore trunci. Paesaggi di rovine e rovine nel paesaggio nella pittura romana (I secolo a.C. - I secolo d.C.)*. Rome, Quasar, 2010. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 279 p., 170 fig. (ANTENOR QUADERNI, 17). Prix : 72 €. ISBN 978-88-7140-432-5.

Publié dans la collection *Antenor Quaderni*, cet ouvrage d'I. Colpo, s'inscrit dans la perspective de ses recherches sur l'iconographie antique, thème sur lequel elle a produit plusieurs contributions, dont les volumes *Iconografia* (2001, 2005 et 2006) en collaboration avec F. Ghedini. L'ouvrage est illustré de 170 figures, toutes en noir et blanc, de qualité inégale et de différente nature : photographies récentes, anciennes, relevés, dessins. Cette synthèse sur l'iconographie des « ruines » s'inscrit dans le cadre plus large des travaux sur la peinture de paysage dans l'art romain, thème sur lequel ont été proposées quelques publications notables. La première ayant marqué l'historiographie du thème au XX<sup>e</sup> siècle est celle de C.M. Dawson, *Romano-Campanian Mythological Landscape Painting*, publiée en 1944 et qui portait plus particulièrement sur les paysages mythologiques, comme son titre l'indique. La ruine, comme objet d'étude, n'y était pas identifiée comme un élément clé de l'analyse, pas plus d'ailleurs que dans l'ouvrage de W.J.T. Peters paru en 1955 et intitulé *Landscape in romano-campanian mural painting*. Plus récemment, J.-M. Croisille revient sur la peinture de paysage dans la peinture romaine. Une étude centrée plus spécifiquement sur la représentation et le statut des ruines dans la peinture de paysage d'époque romaine faisait donc défaut et l'ouvrage d'I. Colpo venait, fort à propos, pour combler cette lacune. La monographie est divisée en quatre chapitres, simplement précédés d'une introduction très succincte dont le contenu relève plutôt de l'avant-propos, s'agissant pour l'essentiel de remerciements. Le volume ne présente pas, non plus, de conclusion, si bien que l'auteur n'accompagne pas beaucoup le lecteur dans les prémisses et les aboutissements de sa démarche intellectuelle, ce que l'on regrette, bien entendu. Le point de départ de l'auteur serait l'intérêt manifeste des Romains pour les sites anciens et historiques, notamment du monde grec, et en particulier, le fameux récit par Lucain de la visite de César sur le site de Troie, où il ne trouva que les ruines sur lesquelles poussaient de manière sporadiques des *silvae sterile et putres robore trunci*. Cette image littéraire de « forêts stériles » et « des troncs pourris » qui poussent sur les *ruinae* de la cité des fils d'Assaracus évoque de trop près les représentations des arbres maigres, tordus, et effeuillés des paysages de ruines dans la

peinture romaine, pour ne pas tenter de les rapprocher, et, en tout cas, de s'en servir comme point de départ. Le chapitre I nous présente les « axes pour la lecture du paysage de ruine ». Il s'agit d'une approche méthodologique qui est proposée, pour une étude iconographique qui repose plus particulièrement sur la mise en série et l'interprétation de l'image de la ruine et de l'arbre sec, motifs considérés par l'auteur comme les éléments clés de ce type de paysage. L'auteur souligne également le sens de sa démarche : les *ruinae e putres trunci* ne sont pas des éléments neutres du décor, et doivent se lire dans le contexte socioculturel et politico-idéologique qui les a vu naître, c'est-à-dire pour l'auteur, dont la recherche se limite au champ de la peinture campanienne, entre l'époque augustéenne et l'époque néronienne. Après les considérations sémantiques du premier chapitre, le deuxième examine le corpus, qui n'est pas présenté sous forme de catalogue, mais commenté au fil du texte, de manière analytique. L'auteur envisage, en premier lieu, la place des ruines dans les paysages mythologiques, d'abord chez Homère, puis dans l'épopée romaine, dans un constant va-et-vient entre textes et images. Si la réflexion autour de l'œuvre homérique est centrée sur quatre épisodes (Pâris et Oenone ; le rapt du Palladion ; l'entrée du cheval dans la cité ; Ulysse et Pénélope), la partie sur l'épopée romaine s'articule autour de plusieurs thèmes (les sujets dionysiaques ; les travaux d'Hercule ; les héros contre les monstres ; les chasseurs ; le mythe de l'Hybris puni ; les voyageurs d'exception ; les femmes dans le mythe ; les sujets isiaques ; les mythes d'amour). Le problème dans ce deuxième chapitre, est que l'on ne suit pas toujours l'auteur dans le choix des œuvres commentées : la plupart d'entre elles ne nous semble pas relever des « ruines ». Il faudrait, par exemple, que l'on nous explique en quoi les décors du tableautin de la Casa de Cippius Pamphilus à Pompéi, figure des ruines... ? L'entrée du cheval dans la ville de Troie se déroule, en effet, dans un cadre urbain architecturalement intact. L'arbre sec est, en revanche, bien présent, mais il ne saurait suffire, selon moi, à classer ce type de représentation dans les « paysages de ruines ». Ce motif d'arbre desséché fait, en effet, partie des poncifs des décors de paysages depuis l'époque hellénistique (que l'on regarde la scène de chasse sur le tombeau de Philippe II à Vergina, ou la mosaïque de la Maison du Faune à Pompéi), et n'apparaît donc pas uniquement associé à des « ruines »... On a donc, dans ce chapitre, un peu de mal à suivre la démarche de l'auteur, à cause de ce problème de lecture des éléments constitutifs de son corpus. On formulera les mêmes réserves pour les autres parties du deuxième chapitre : celle sur le paysage (2, p. 158-185), sur les scènes de genre (3, p. 185-187) : quelles sont ces *ruinae* dont nous parle l'auteur et qui ne sont pas en ruine... ? Le troisième chapitre propose une approche plus spécifiquement littéraire, sur la « ruine dans le paysage », dans la littérature d'époque tardorépublicaine et primo-impériale. Il s'agit ici, pour l'auteur, de s'interroger sur l'interprétation des ruines dans la pensée romaine (ruines « statiques » vs ruines « dynamiques »), plutôt dans une perspective historico-mythologique, autour de la lecture de Rome comme cité fondée à partir des ruines de Troie, mais aussi en tentant d'envisager la place de ruines « matérielles » dans l'enceinte de l'*Vrbs* et en Italie. Enfin, un quatrième et dernier chapitre livre les réflexions « iconologiques » de l'auteur autour du « paysage de ruines ». Au final, ce livre offre matière à penser, mais laisse le lecteur dans un sentiment de perplexité sur la nature réelle de son objet d'étude.

Alexandra DARDENAY